

Il était difficile, presque impossible de causer avec lui : il s'énervait, se fâchait et paraissait prendre plaisir à envenimer son mal.

— Je suis obsédé par l'idée du suicide, il me semble que mon ombre rampe derrière moi et chuchote : « Va-t'en, meurs ! »

Ses dispositions alarmaient fort ses amis, mais, parfois, il laissait comprendre qu'il faisait exprès d'exciter leurs inquiétudes, dans le secret désir d'entendre, une fois de plus, ce que l'on pouvait dire pour justifier la vie.

Mais enfin les gais paysages de l'île, la beauté caressante de la mer, le bon accueil fait aux Russes par les insulaires dissipèrent assez promptement les noires humeurs de Léonide. Au bout de deux mois, comme saisi par un tourbillon, il fut pris d'une furieuse envie de travailler.

Je me rappelle comment, par une nuit de lune, assis sur une roche devant la mer, il fit un mouvement de tête, qui secoua sa chevelure, et dit :

— Basta ! Dès demain matin, je me mets à écrire.

— C'est ce que tu as de mieux à faire.

— Justement.

Et il se mit à me raconter gaiement ses plans de travail. Depuis bien longtemps il n'avait ainsi parlé.

— Avant tout, frère, j'écrirai un récit sur le despotisme de l'amitié : car il faut que je règle mes comptes avec toi, scélékrat !

Aussitôt, aisément et vivement, il tissa un récit humoristique : il s'agissait de deux amis dont l'un était un rêveur et l'autre un mathématicien ; l'un d'eux cherchait, toute sa vie, à prendre son essor, tandis que l'autre calculait, d'un air soucieux, les dépenses que nécessiteraient ces voyages imaginaires, et massacrait ainsi les rêves de son ami.

Mais Andréiev dit ensuite :

— Je veux écrire au sujet de Judas ; j'ai lu, en Russie, un poème sur lui, — je ne me souviens pas de qui, — c'était très intelligent... Que penses-tu de Judas ?

J'avais, à ce moment-là, sur ma table, une traduction de la tétralogie de Julius Weksell *Judas et le Christ*, une traduction du récit de Tor Hedberg et le poème de Golovanov ; je proposai à Andréiev de lire ces ouvrages.

— Je n'en veux pas, j'ai mon idée, et ces choses-là pourraient me gêner. Raconte-moi plutôt ce qu'ils ont écrit... Non, inutile, ne me raconte rien.

Comme toujours, lorsqu'il était exalté par la pensée créatrice, il se dressa : il avait besoin de mouvement.

— Allons !

En chemin il me raconta son *Judas*, et trois jours plus tard m'apporta le manuscrit. Ce récit marqua le début d'une des plus fécondes périodes de l'œuvre d'Andréiev. A Capri, il mit la première main à sa pièce, *les Masques Noirs*, écrivit une acerbe fantaisie, *l'Amour du Prochain*, un récit, *les Ténèbres* ; il établit le plan de *Sachka Jégoulev*, esquissa des scènes de la pièce *l'Océan* et rédigea deux ou trois chapitres d'une nouvelle intitulée *Mes Mémoires* ; — tout cela en six mois...

A aucune époque, ni auparavant ni plus tard, je ne le vis pareillement actif, si étonnamment laborieux. Il semblait s'être débarrassé à tout jamais de son aversion pour l'écriture et il était capable de rester à son bureau nuit et jour, à demi vêtu, fort négligé, radieux. Sa fantaisie brûlait d'une flamme extraordinairement claire, inextinguible ; presque chaque jour, il nous communiquait quelque nouveau plan.

— Maintenant enfin, je suis maître de moi ! — s'écriait-il, triomphant.

Et il m'interrogeait sur le célèbre pirate Barbarossa, sur Tomaso Agnello, sur les contrebandiers, les carbonari, sur la vie des bergers calabrais.

— Quelle masse de sujets ! que de variété dans l'existence ! — disait-il, enthousiasmé. — Oui, ces gens-là ont fait provision pour la postérité. Tandis que chez nous... J'ai pris un jour la *Vie des Tsars de Russie*, j'ai essayé de lire, j'ai vu qu'ils ne songeaient qu'à manger ! Je me suis mis à lire *l'Histoire du Peuple Russe* : ils souffraient tous ! J'ai lâché cela, c'était vexant et ennuyeux.

Il racontait ce qu'il avait conçu avec beaucoup de relief et de coloris ; mais il écrivait négligemment. Dans la première rédaction de son *Judas* se trouvèrent des fautes qui montraient que l'auteur n'avait même pas pris le soin de lire l'Evangile... Nous fîmes quelques observations :

— Il ne convient pas de dire : « Ils boivent du vin comme des chameaux » ; il faut ajouter : « boivent de l'eau ! »

— Quelles balivernes !

Il traitait son talent comme un mauvais cavalier mène un excellent coursier : il le contraignait à galoper sans merci, mais ne l'aimait pas, ne le soignait pas. Sa plume ne réussissait point à suivre les arabesques compliquées de son impétueuse fantaisie ; il ne se préoccupait point de développer la force et l'adresse de sa main. Parfois il comprenait lui-même que c'était là un grave empêchement pour l'accroissement normal de son talent.

— Ma langue se paralyse, il me devient de plus en plus difficile de trouver les mots indispensables...

Il s'efforçait d'hypnotiser son lecteur par la monotonie de la phrase, mais la phrase perdait alors les qualités persuasives de la beauté. En enveloppant la pensée d'une ouate de mots uniformément obscurs, il n'arrivait qu'à trop dénuder la pensée et paraissait écrire des dialogues populaires sur des sujets philosophiques.

Parfois, mais rarement, il sentait cela et s'en chagrinait :

— C'est de la toile d'araignée, cela colle, mais cela ne tient pas ! Oui, il faudrait lire Flaubert ; tu as, je crois, raison : il est bien en effet le descendant d'un de ces maçons de génie qui édifièrent les temples indestructibles du moyen âge !

A Capri, on raconta à Léonide un épisode qu'il utilisa pour son récit *Les Ténèbres*. Le héros de cette histoire était un révolutionnaire de mes amis. Les faits étaient en réalité très simples : dans une maison de tolérance, une fille, devinant d'instinct dans son hôte un révolutionnaire pourchassé par les mouchards et contraint de se réfugier chez elle, l'avait traité avec les tendres attentions d'une mère et le tact d'une femme parfaitement capable de ressentir de l'estime pour un héros. Mais ce héros, en malappris, en esprit livresque qu'il était, répondit à ce mouvement du cœur féminin par un sermon, rappelant à cette fille ce qu'elle voulait justement oublier. Elle s'en sentit outragée et lui donna un soufflet, bien mérité selon moi. Alors, comprenant enfin qu'il avait commis une faute des plus grossières, il lui exprima ses regrets et baisa la main qui venait de le frapper, ce dont il aurait pu se dispenser, à mon avis. Voilà tout.

Quelquefois, trop rarement, par malheur, la réalité est

plus vraie et plus belle que le meilleur récit que l'on puisse en faire.

Il en fut ainsi, cette fois encore ; Léonide déforma d'ailleurs, à les rendre méconnaissables, le sens et l'aspect de l'événement. Dans la maison où l'aventure eut lieu, rien ne fut commis de ces crapuleux et douloureux outrages, aucune des horreurs dont Andréiev a surchargé son récit.

Cette déformation de la vérité produisit sur moi une impression extrêmement pénible : Léonide semblait avoir décommandé, supprimé la fête que j'avais longuement et ardemment espérée. Je connais trop bien les hommes pour ne pas estimer — à très haut prix — la moindre manifestation de bonté et de droiture. Je ne puis, bien entendu, m'empêcher de signaler à Andréiev la portée de son action que j'assimilai à un assassinat par caprice, par méchant caprice. Il argua de la liberté de l'artiste, mais cela ne modifia en rien mon opinion ; jusqu'à ce jour, je ne puis admettre sans conteste que de si rares manifestations de la noblesse humaine puissent être fausement interprétées par un artiste pour le seul avantage d'étayer son dogme favori.

Nous conversâmes longuement sur ce sujet sans sortir du calme qui convient à un amical entretien ; mais, dès lors, entre Léonide Andréiev et moi, il y eut quelque chose de rompu.

J'ai gardé un vivant souvenir des paroles qui terminèrent cette causerie.

— Que cherches-tu donc ? — demandai-je à Léonide.

— Je ne sais, — répondit-il en haussant les épaules ; puis il ferma les yeux.

— Mais enfin, il y a bien en toi quelque désir qui devance toujours tous les autres, ou surgit plus souvent que tous les autres ?

— Je ne sais, — répéta-t-il. — Il me semble que je n'éprouve rien de pareil. Je sens seulement, parfois, que la gloire m'est indispensable ; il me faut beaucoup de gloire, autant que le monde en peut donner. Alors je la concentrerai en moi, je la presserai jusqu'à l'extrême limite, et lorsqu'elle aura acquis la puissance d'un explosif, — j'éclaterai, éclairant le monde d'une lumière nouvelle. Après cela, les hommes vivront à l'aide d'une raison nouvelle. Nous avons absolument besoin, vois-tu, d'une raison nouvelle ; nous devons nous défaire de la friponne, de la menteuse qui nous gouverne ! Cette raison d'aujourd'hui dévore le meilleur de ma chair, tous mes sentiments ; elle promet de me restituer ce capital avec les intérêts, mais elle ne restitue rien, elle dit toujours : A demain ! Evolution, dit la raison. Et lorsque ma patience est à bout, que la soif de la vie m'étouffe, la raison dit : révolution. Mensonge abject ! Et je mourrai sans avoir rien obtenu.

— Ce qu'il te faut, c'est la foi, non la raison.

— Peut-être. Mais, s'il en est ainsi, il me faut avant tout — la foi en moi.

Vivant en Italie, j'éprouvai bientôt de grandes inquiétudes à l'égard de la Russie. Dès 1911, on parlait avec assurance, autour de moi, comme d'un événement inévitable, d'une grande guerre européenne ; on disait aussi que cette guerre serait nécessairement fatale à la Russie.

Lorsque je me rendis en Finlande, je vis Andréiev et lui fis part de mes tristes préoccupations. Il riposta à ces réflexions avec beaucoup d'ardeur, et parut même piqué

au vif ; mais ses objections ne purent me convaincre ; il n'avait aucun fait à m'opposer.

Tout à coup, baissant la voix, fermant à demi les yeux, comme s'il cherchait, de toutes les forces de son esprit, à pénétrer l'avenir, il parla du peuple russe en termes qui ne lui étaient pas habituels : il s'exprimait d'une manière saccadée, décousue, mais sur un ton de profonde conviction, manifestement sincère.

Je ne puis — et si, d'ailleurs, je le pouvais, je ne voudrais pas — reproduire ici son discours ; la force de ses propos n'était point dans leur logique, ni dans leur beauté, mais dans le sentiment qui les inspirait : sentiment de douloureuse compassion pour le peuple, sentiment que, à un tel degré et en de telles expressions, je n'aurais jamais attendu de Léonide Nicolaiévitch.

Il tremblait de tout son corps, de toute la tension de ses nerfs, et sanglotant presque, comme une femme, il me criait :

— Tu dis que la littérature russe est régionale, parce que la plupart des grands écrivains russes sont de la province de Moscou ? Mettons ! Et pourtant, c'est là une littérature mondiale, c'est ce qu'il y a de plus sérieux et de plus puissant dans l'œuvre de l'Europe. Il suffit du génie du seul Dostoïevsky pour justifier l'existence, même stupide, même criminelle au dernier degré, de millions d'hommes. Admettons que l'âme de ce peuple soit malade : nous la soignerons et nous nous rappellerons ce que l'on dit : « La perle ne naît que dans un coquillage malade ».

— Mais la beauté des bêtes fauves ? — demandai-je.

— Mais la beauté de la résignation humaine, de la douceur, de l'amour ? — répliqua-t-il. Et il parla longtemps encore du peuple, de sa littérature, avec une ardeur et une fougue sans cesse croissantes.

C'était la première fois qu'il parlait avec tant de passion, de lyrisme. Jadis, je ne l'avais entendu exprimer si fortement son amour qu'à l'égard de talents dont il éprouvait la parenté spirituelle : pour Edgar Poe le plus souvent.

Peu de temps après notre entretien éclata la guerre abominable : l'attitude que nous prîmes, chacun de notre côté, acheva de nous désunir. Nous ne nous rencontrâmes presque plus jamais. Pourtant, en 1916, lorsque Léonide Andréiev m'apporta ses livres, nous sentîmes de nouveau et profondément tout ce qu'il y avait eu de commun dans nos existences et quels vieux camarades nous étions. Mais, pour éviter toute dispute, nous ne pûmes causer que du passé ; le présent érigeait entre nous une haute muraille de contradictions inconciliables.

Je ne manquerai point à la vérité en affirmant que, pour moi, cette muraille était transparente et franchissable ; au-delà de cet obstacle j'apercevais un homme de haute valeur, d'esprit original, auquel j'étais resté attaché pendant dix ans, mon unique ami en somme parmi les gens de lettres.

Les divergences de vues ne doivent point influer sur les sympathies ; je n'ai jamais accordé aux théories et aux opinions un rôle décisif dans mes rapports avec les hommes.

Léonide Andréiev sentait différemment. Mais je ne le lui reprocherai point, car il fut tel qu'il voulait et pouvait être : homme d'une originalité singulière, d'un rare talent et suffisamment courageux dans les recherches qu'il entreprit pour connaître la vérité.